

Félix de Recondo Les sourds tressaillements de la lucidité

Normand Biron

Volume 4, numéro 3, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Biron, N. (1988). Félix de Recondo : les sourds tressaillements de la lucidité. *Espace Sculpture*, 4(3), 30–33.

Félix de Recondo

Les sourds tressaillements de la lucidité



Félix de Recondo, Pietrasanta, 1985, devant le plâtre du "Personnage accoudé".

Semblable à l'auteur d'une symphonie harmonieusement pathétique, Félix de Recondo retranscrit, dans ce grand mouvement vibratoire et déformant qui entoure chaque être, l'écho de volutes sombres dont la partition dessinée reconstitue les voix furtives de solitudes que l'on se refuse à reconnaître. Le discours de Recondo est l'un des tout grands de notre époque; il ose dire visuellement ce que personne ne veut entendre: il ne distrait pas, il voit, au-delà des silences crépusculaires de cette fin de siècle. Lors d'un récent passage à Paris, je lui ai rendu visite.

Quelle importance accordez-vous à vos origines espagnoles, particulièrement aux influences qu'elles ont pu avoir sur votre oeuvre?

Cette question m'est souvent posée et pourtant, bien que je sois d'origine espagnole, la plupart des travaux que j'ai réalisés depuis quelques années, ont été exécutés aussi bien en France, en Italie qu'en Espagne. L'on est tenté d'attribuer aux terres hispaniques de ma naissance le caractère particulier de mon travail... Vous savez que si les circonstances historiques rendaient l'oeuvre d'un artiste, tragique, voire comique, l'on aurait pu s'attendre après l'Occupation en France à ce que les Français peignent avec le même sentiment tragique face à la vie que les Espagnols. Et pourtant, malgré la Révolution, l'Occupation, le cartésianisme est toujours au rendez-vous et il semble que rien ne puisse altérer cette mesure...

Si les Français ont réussi à travers des temps difficiles à conserver un des traits fondamentaux de leur civilisation, la mesure, pourquoi un Espagnol, même transplanté ne finirait-il point par demeurer à son insu espagnol ?

Oui, cela me semble assez incroyable... J'ai peut-être hérité de la France la mesure, tandis qu'elle a su garder son bon goût et sa courtoisie à travers divers événements.

Cette distance de vos terres natales vous a peut-être permis de mieux reconnaître vos terres intérieures et surtout, créer avec une vision plus personnelle, en prenant une distance apparente de vos origines, sans être aveuglé par le contexte dans lequel vous vivez actuellement...

Ce que ma famille et moi-même avons subi lorsque j'étais enfant, a fait basculer certaines contraintes que l'on peut nommer *traditions séculaires*. D'une certaine façon, cela m'a donné la grande chance de regarder dans toutes les directions, -ne plus à tout prix être Espagnol ou Français me donnait peut-être la possibilité d'être tout simplement moi-même. De toute façon, je considère un privilège la possibilité d'assimiler une autre culture.

PAR NORMAND BIRON

D'où vous viennent vos personnages?

Si je le savais... Je ne dessinerais pas, je ne peindrais probablement pas... En fait, je ne souhaite pas le savoir... A mes yeux, la lucidité détruit. Dans l'aventure de la vie, il y a toujours une partie d'inconnu qui permet qu'existe le goût du risque. S'il n'en n'était pas ainsi, je crois que tout le principe du jeu disparaîtrait. Dans la vie, dans l'oeuvre, la lucidité, qu'elle soit tragique ou comique est indispensable.

Dans vos personnages, j'y lis un désespoir certain et même davantage, ils m'apparaissent désabusés. Les chairs elles-mêmes s'abandonnent...

Je les veux sans communication. Ce sont eux qui nous observent et non point nous qui les regardons. Bien que ces personnages ne se livrent pas, leur regard peut gêner... Ils sont habités par une solitude totale. Même un dos, même avec ses qualités esthétiques, sa beauté, garde toujours un secret.

Malgré cette impression d'extrême solitude ils leur restent encore une sorte de lueur dans les yeux, un étrange érotisme...

Ce n'est que ça pour moi. Dans la sculpture, dans les dessins, l'érotisme est l'ultime conclusion. Je n'imaginerai même pas que l'on puisse pratiquer toute forme d'art sans sensualité. Quand je travaille une épaule ou une tête, une cuisse ou une fesse, le sentiment qui m'envahit à ce moment-là est l'endroit d'où je pars et où je veux arriver. Tout n'est que mouvement, car si je construis cette courbe par points, elle deviendra une courbe morte. Cet influx, cette émotion, cette sensua-

«La solitude est très belle... quand on a près de soi quelqu'un à qui le dire.» Gustavo Adolfo Becquer

Félix de Recondo, "Homme debout no. 2". Bronze, 1985. H. : 148 cm



lité sont essentiels. Devant ce souffle, la terre glaise s'efface; voilà un matériau fabuleux qui permet une écriture non-ponctuelle. Quand certains sculpteurs font réaliser leurs oeuvres en marbre par des artisans, ils ont des surfaces reprises, reconstruites à diverses échelles, mais qui n'ont pas cette sensualité du geste -vous voyez un artisan fantastique exécuter magistralement une oeuvre, et lorsqu'elle est terminée, elle est souvent totalement morte. Tous les volumes sont dégonflés; il n'y a plus de forces qui vont de l'intérieur vers l'extérieur qui tendent les surfaces. Quand une sculpture ne

semble pas se contenter d'être là où elle est, mais que l'on a l'impression qu'elle va aller ailleurs, voilà ce qui est essentiel. Ce qui m'intéresse dans un personnage, ce n'est pas ce qu'il est, mais cette tension que l'on sent descendre du bout des doigts jusqu'aux orteils.

Il y a dans cette grande solitude où sont vos personnages, un voile de mort qui les recouvre... La mort rôde quelque part...

Si elle ne rôdait que quelque part, je pourrais aller fureter ailleurs. À mon avis, ce qui fait la qualité de l'homme, c'est qu'il connaît sa fin. Si cette fin n'existait pas, il n'y aurait pas de création. Je signerais probablement tout de suite une espèce d'horizontalité définitive sans mort à condition qu'il n'y ait pas de vieillissement et qu'on puisse choisir l'âge qui nous permettrait de vivre cette espèce d'éternité horizontale. Mais ignorer cette certitude qu'est la mort, serait vraiment très *couillon*... La chose essentielle est qu'un jour, il faut tout lâcher, même la création, même ce à quoi on a davantage cru. Je pense tous les jours à la mort; ce n'est ni un privilège, ni une étiquette que je me donne, c'est tout simplement une immense peur -je n'arrive pas à m'enlever de l'esprit que tout ce que j'aime, que j'adore dans la vie, va disparaître; ça me paraît aberrant... Je pense que toute la création vient de cette conscience...

Vos personnages me paraissent dans un élan de non-retour dans cette ligne qu'est la vie; un monde où il n'y plus d'espoir réel...

Il n'y a pas de retour. Il y a, il est vrai, ce désespoir un peu définitif, mais en même temps, ils sont sereins. Le plus important, le plus difficile est, comme au théâtre, de ne pas rater sa sortie lorsque le rideau tombe. Préparer cette sortie, voilà peut-être le fil conducteur de la vie. On pourrait croire que je suis terriblement triste, mais, en fait, c'est le contraire, bien que je ne puisse ignorer l'inacceptable. Il y a dans ce miroir qu'est mon travail toute une sagesse que possède mes personnages et à laquelle j'aspire probablement en secret. On retrouve, il est vrai, chez les personnages de mes sculptures, d'une part, ce désespoir dont vous parlez, mais pour certains d'entre eux, il y a à la fois une acceptation de la situation. Cette sagesse m'intéresse.

La beauté...

La beauté est permanente, mais le regard qu'on lui porte, ne l'est pas. Je m'intéresse davantage à découvrir une autre beauté que celle, dite classique, c'est-à-dire à tout ce qui est un peu laissé pour compte. À mes

yeux, l'état de voir est davantage porteur de beauté que l'objet n'est beauté. Les différentes expériences qui ont été faites récemment en art, voire les soupirs de la mode, ont permis à certaines gens de sombrer dans une espèce de narcissisme de la beauté, confondant l'esthétisme des oeuvres et leur propre reflet dans le scintillement de l'immédiateté... Pour moi, elle est plus simplement ce qui fait que je me sens heureux, que je me sens bien en faisant quelque chose... Enfant, nous vivions dans une magnifique nature que je n'ai point aperçue en raison des conditions difficiles de ce moment de ma vie; et pourtant, lorsque je me rappelle cette beauté, que j'en deviens porteur, je me rends compte que c'était beau. Chacun porte sa beauté.

Il me semble très juste que «chacun porte sa beauté», et celle que l'on voit dans votre oeuvre, s'éloigne des beautés dites classiques...

Chacun a pavé sa vie d'une certaine conception de la beauté, y a trouvé des (r)assurances... Je conçois qu'à première vue, l'on puisse être dérouter, particulièrement si l'on tente de poser une grille classique sur ce que l'on voit. Dans ce que je fais, il faut que chaque volume remplisse sa fonction: une oreille n'est plus de pierre, mais de cartilage; elle sera à l'écoute s'il y a dans l'ourlet de l'oreille une souplesse de membrane qui appelle un éveil... Au plan de l'esthétique, je suis un peu naturaliste. Je crois qu'il n'y a pas de montagnes laides, d'arbres laides... Si l'homme ne s'inventait pas des esthétismes de culture, il n'y aurait pas d'hommes laids. En tentant d'imiter quelqu'un qu'il n'est pas, il finit par ressembler à un éléphant qui porte des couches. Il y a une laideur chez l'homme qui n'existe pas chez l'animal, du moins sauvage. Ce dernier ne regarde pas la télévision, ne lit pas de livres d'art et donc, finit par être, là où l'homme veut être. Et il en est souvent de même de la vision critique. Lorsque je dessine ou je peins le plissé d'un fauteuil, la qualité du trait déterminera de la beauté immédiate de ce que l'on voit. Mais si je peins parfaitement un homme que l'on juge laid, l'on parlera de peinture de caractère. On ne dira jamais que j'ai voulu apporter un message, si je peins un fauteuil, mais si je peins un personnage qui a un gilet qui ne va pas avec sa cravate, on me dira que je fais de l'analyse sociologique. Et pourtant, la seule chose qui m'intéresse c'est de voir et non de juger... À la limite, le mauvais goût serait d'avoir un goût parfait; cette vision m'apparaît linéaire et monstrueuse.

La sculpture me semble prendre une place de plus en plus importante dans votre oeuvre, comme si les personnages avaient eu besoin de quitter vos tableaux pour avoir une existence propre...

Exprimer l'amour, la tendresse, l'inquiétude, l'angoisse avec de la pierre, du marbre, du bronze, c'est vraiment une folie contre-nature. Curieusement et depuis tous les temps, l'être humain a essayé à travers des matériaux solides, voire un tronc d'arbre, d'immortaliser un geste, un personnage, un dieu... Éloigner la mort immédiate... Une des grandes motivations de l'individu est la peur qu'il tempère par la culture, la religion, voire d'autres moteurs auxquels il a la chance de croire sinon ce serait la panique. L'angoisse me semble être le point d'interrogation de ce que nous sommes dans les sens les plus divers: l'espace, la situation dans laquelle nous sommes, les pensées qui nous habitent et à la fois, cette sorte d'énorme vide qui fait que l'on ne peut répondre à rien. En faisant du dessin et de la peinture, j'ai souvent l'impression de passer à travers des outils très culturels et même intellectuels comme le papier, le crayon pour exprimer une sensation. Alors que la terre est une matière que l'on peut gifler, étirer, modeler, aimer, mouiller et dans laquelle on règle ses comptes avec ses idées. Elle est un support, un réceptacle fabuleux qui existe et n'existe pas; elle est le négatif de vos pulsions. La terre, c'est l'amour. Et si la terre est la prise de vue, le bronze est le passage en laboratoire. Pour que la poésie de la terre soit traduite en bronze, il faut que ce soit un poète du bronze qui fasse cette

traduction. Comme le bronze est un matériau très réticent, il faut savoir le ciseler, si l'on souhaite lui donner cette tension qui transpire et que la patine devienne une sorte de parchemin extraordinaire.

Lorsque je regarde ces bronzes, mieux ces corps, cette peau, cette chair vive, je me demande ce qu'est la solitude pour vous...

Eux. C'est peut-être une façon de conjurer la solitude que de la projeter à l'intérieur d'individus fermés qui sont en fait des boîtes à solitude... J'espère avoir encore un peu de solitude à distribuer dans de petites boîtes...

Je crois que vous en possédez encore suffisamment pour être seul avec eux...

On a souvent tendance à croire que les gens qui parlent de solitude, sont seuls. En ce qui me concerne, je suis un être entouré, du moins un privilégié de la solitude. Et je pense que la solitude est quelque chose d'énorme, de gigantesque, et elle pourrait être l'expression de gens qui sont nés à l'intérieur d'une solitude dont ils ne sortiront jamais: des désespérés, du commencement à la fin, des sortes de cocons humains qui ne seront jamais ni chenilles, ni papillons. Curieusement, ce constat me donne une force, une énergie dans ce que je désire réaliser et me rapproche des êtres que j'aime. Et lorsque je parle de ces réceptacles à solitude, c'est de notre condition à tous dont il est question, et notre raison de vivre est à la fois de la combattre jusqu'au dernier silence... (1)

(1) Normand Biron, *Paroles de l'art*. Éd. Québec-Amérique (à paraître en mai 1988). Extraits d'un entretien inédit à paraître dans ce livre.